

pressée, peut-être ! répondit celle-ci en rattachant un peu sa coiffe.

— Oh ! tante Gertrude, si vous voulez, j'abdique en votre faveur ; mais je croyais que cela m'appartenait, parce que c'est moi qui ai eu l'idée.....

— Oui, Tiennette, ça te va de droit. C'est vrai !

Le vieux meunier n'aimait pas à se mettre en frais. Cependant, il avait pris une cruche de terre et était allé lui-même tirer une petite piquotte, où il avait versé une bonne moitié d'eau. Chaque fois que je prenais mon verre, c'étaient de longs éclats de rire où Etienne et Gertrude s'en donnaient à cœur joie.

— Le roi boit ! le roi boit ! s'écriait-elle.

Sa franche gaieté se communiquait à tous. On eût dit qu'elle aimait tout ce qu'elle touchait. Le père Gautier n'était plus reconnaissable.

Enfin, la nuit tomba. Etienne et tante Gertrude reprirent la route de Lannion. Le meunier les accompagna.

— Toi, Jean, me dit-il, tu vas garder le moulin. Surtout ne t'éloigne pas.

Mais ils n'avaient pas fait deux cents pas que je n'y pus tenir, et j'abandonnai mon poste pour me mettre à leur poursuite, longeant les forrières des champs, puis courant à toutes jambes pour prendre les devants par les chemins de traverse, et me jetant au hasard dans les broussailles, sur le bord des sentiers où ils devaient passer.

Quant à la fève qui m'avait fait roi, je la nouai soigneusement dans un coin de mon mouchoir. — Je l'ai conservée comme un talisman.

III

Le lendemain, le père Gautier redevint sombre et taciturne comme à son ordinaire. D'Etienne il ne me dit mot, et je me gardai bien de rompre le silence. Pour dire vrai, je commençai à me sentir un peu plus de sympathie à l'endroit du vieux meunier. — Était-ce uniquement à cause de lui ? je n'oserais pas l'affirmer. Mais enfin, avec quelques efforts, j'arrivai à découvrir en lui cent bonnes qualités qui m'avaient échappé d'abord.

Le père Gautier ne me communiquait au-

cune de ses pensées ; moi j'éprouvais, au contraire, le besoin de dire un peu les miennes. C'est doubler son bonheur que de le raconter. Aussi, je fis mes confidences à mon ami Pierre Lebras ; c'eût été la première fois que je lui eusse caché quelque chose.

Quand la besogne pressait moins, il venait de temps à autre à Keriguel.

Pierre Lebras est à coup sûr le meilleur des amis, mais les hommes sont comme les jours, — ils ne se ressemblent guère. Il ne comprit à peu près rien à ce que je lui débitai. Il écoutait patiemment, et quand j'avais fini, je n'obtenais de lui qu'un sourire.

Si je revenais à mon sujet :

— Parbleu ! disait-il, tu m'as bien assez rabâché de choses comme cela sur l'arrivée d'Etienne au moulin, sur sa promenade, le souper et son départ. Qu'y a-t-il donc là-dedans de si extraordinaire ? On voit des choses comme ça tous les jours !... Tu prends ça trop à cœur, mon garçon, et ça n'en vaut pas la peine. Ça te tourne la cervelle à l'envers. C'est bon à quinze ans, vois-tu, ces réveilleries-là !..... D'abord, je te ferai remarquer que c'est creux en diable.....

C'était un refrain auquel il revenait toujours. Moi, de mon côté, je ne pouvais m'expliquer de sa part cette insouciance-là, car je lui savais un excellent cœur. — Cela m'irritait contre lui.

Un jour même, nous en vîmes à échanger quelques mots un peu vifs, — cela n'empêcha pas la bonne amitié.

— Tiens, Jean, m'avait-il dit en manière de conclusion, tout ça... c'est du feu de genêts ; et puis, creux ! vois-tu, mon pauvre ami, creux ! Ton amourette ne vaut pas un coup de poudre tiré en l'air !

Or Pierre Lebras ne jette pas sa poudre aux moineaux. J'ai oublié de vous dire que c'est le plus fin braconnier de la paroisse de Ploubezre.

Cette parole m'avait piqué au vif.

— Nous verrons bien, répondis-je.

Lebras dressa l'oreille, et se mit à me regarder.

— Alors, c'est différent ! fit-il lentement et après un moment de silence. Sans doute que tu veux épouser Etienne et devenir propriétaire